

SOUVENIRS D'UN ALSACIEN

(1870 — 1914)

Le drapeau tricolore flotte en Alsace-Lorraine ; les nations opprimées tressaillent d'espérance ; le monde va renaître à la liberté et à la fraternité.

Nos opérations militaires se poursuivent régulièrement, d'après un plan méthodique.

Quel contraste avec 1870 ! J'étais alors à Strasbourg, garçon de quatorze ans, élevé dans l'amour passionné de la France et de la Révolution, par un père ancien soldat ; mon frère, plus âgé que moi de treize ans, s'était engagé à dix-sept ans et était revenu, en Alsace, après son temps de service. Nous croyions la France d'alors invincible !

Les motifs de la guerre de 1870 nous parurent obscurs et futiles. Nous vîmes arriver à Strasbourg, dans un désordre pittoresque, la belle armée d'Afrique ; nous vîmes les soldats de la ligne errer dans les rues, sans vivres et sans direction, recueillis et nourris par les habitants ;

nous vîmes enfin des mobiles gauches et inquiets qui n'avaient jamais tenu un fusil ; les équipages des canonnières destinées au Rhin attendaient qu'elles fussent mises à flot.

Un soir, nous entendîmes de grosses détonations : les Badois faisaient sauter la première arche du pont du Rhin, par crainte d'une offensive française, qui ne put jamais se produire. Ce furent les Allemands qui prirent l'offensive.

Strasbourg assiégé avait une faible garnison de fortune, dont les meilleurs éléments étaient les marins destinés à la flottille du Rhin. Le bombardement commença le 15 août. Par ordre du gouverneur militaire, on disposa, à chaque étage des maisons, des réservoirs d'eau pour prévenir les incendies. Les Allemands pensaient épouvanter la population et la pousser à demander la capitulation. C'était mal connaître les Alsaciens. Les assiégeants ne réussirent qu'à exciter leur colère. Chaque matin, on allait par la ville, voir les dégâts causés par les obus, les maisons trouées ou incendiées. Plusieurs fois notre maison fut atteinte. Partout on montait au grenier immédiatement après l'explosion, pour essayer d'éteindre les commencements d'incendie. Les Allemands, avertis, firent de nombreuses victimes, en envoyant, coup sur coup, deux obus au même point ; on prit alors l'habitude de ne monter qu'après le deuxième

coup. Les faubourgs furent détruits par les flammes; la croix de la flèche de la cathédrale fut atteinte; une nuit, la charpente de la cathédrale brûla. Néanmoins personne ne songeait à se rendre, et quand, le 27 septembre 1870, le drapeau blanc fut hissé, les femmes et les enfants déclarèrent, en pleurant, préférer le bombardement à la capitulation. Mon frère, qui s'était engagé pendant le siège, réussit à sortir de la ville et gagna, par le col de Saales, la France, où il reprit du service.

Après l'occupation, les mauvaises nouvelles, encore exagérées par les vainqueurs, nous accablèrent. Puis vinrent les événements les plus tristes de tous : l'élection des derniers députés d'Alsace-Lorraine, leur protestation à l'Assemblée nationale contre l'annexion, l'arrachement brutal des deux provinces à la France, et les séparations douloureuses qui déchirèrent alors toutes les familles alsaciennes ou lorraines. On ne saurait dire quels furent ceux des annexés qui firent le sacrifice le plus grand et le plus utile : ceux qui partirent ou ceux qui restèrent.

Mon frère, revenu à Strasbourg après la paix, poussé à de généreuses imprudences par son ardent amour de la France et par son désir de hâter l'heure de la justice imminente, fut arrêté par les Allemands et condamné à un an de prison et à neuf ans de forteresse. Sa santé s'alté-

rant gravement, sa peine fut interrompue après neuf ans de détention, une année avant le terme régulier. Mais ni la liberté relative ni l'air natal ne purent le rétablir : il mourut, après de longs jours d'une cruelle maladie.

Tels sont, brièvement résumés, les souvenirs d'un Alsacien.

Dans chaque famille d'Alsace-Lorraine, des souvenirs analogues se sont transmis, des souffrances aussi cruelles ont été supportées; partout de courageuses victimes se sont offertes pour hâter l'heure de la libération que vont apporter les soldats des armées de la République, les dignes descendants des héros de Valmy.

Paul APPELL,

président de l'Institut de France.